

Il était une fois, car toutes les belles histoires commencent ainsi, un petit ru qui courait dans un bois adossé à des champs. Le bois était charmant, prêles, frênes, chênes, érables, bouleaux se partageaient l'espace. Le long du ru, des joncs et des fleurs alternaient, coulant sur ses flancs comme une seconde rivière, le tout constituant un écrin parfait pour le petit ru.

Anna, venue en week-end dans le village voisin, avait décidé de se balader dans le bois. Elle l'avait aperçu en arrivant avec ses parents et ne voulait plus que le découvrir. Elle avait tant envie de voir le bois que dès que ses parents lui donnèrent l'autorisation d'aller se promener, elle gambada à travers le village, puis sur la route et à travers champs, jusqu'au bois. Elle n'était plus du tout effrayée à l'idée de s'aventurer « seule » si loin de ses parents. Il faut dire que depuis qu'elle avait sauvé le loup Soleil, elle n'était plus jamais seule. Partout où elle allait, où qu'elle puisse être, sitôt qu'aucun autre humain n'était là, elle parlait aux animaux et même parfois aux plantes. Et toujours, ceux-ci lui répondaient.

Anna se promenait dans le bois lorsqu'elle entendit les clapotements de l'eau ; c'était le petit ru qui chantait. Elle se dirigea vers le ruisseau et quand elle le vit, s'exclama : « Oh ! quel joli petit ru ! » À première vue, ce petit ru était effectivement bien charmant, serpentant au milieu des arbres, des fourrés, apportant fraîcheur et vie tout autour de lui. Mais quelqu'un qui avait entendu Anna n'était pas d'accord : une libellule vint tourner autour de la petite fille et lui dit :

— Ça, un joli petit ru ? Tu te moques de moi ?

— Non, répondit Anna surprise, je le trouve très joli, moi, ce petit ru. Pas toi ?



— Il l'était autrefois. Mais depuis que le propriétaire du champ d'à côté lui prend son eau, il est à sec plus de la moitié de l'année. Et mes bébés qui sortent des œufs que je ponds dans l'eau n'ont pas le temps de grandir ; chaque année je les vois mourir, trop petits encore pour sortir de l'eau quand celle-ci s'en va.

— Oui, c'est pareil pour les miens ! fit une petite voix à côté.

— Et pour les miens ! lancèrent encore d'autres voix.

— Qui parle ? demanda Anna.

— Nous sommes les rainettes, nous habitons le petit ru. Et comme la libellule, nous pondons nos œufs dans l'eau. Mais monsieur l'agriculteur assèche notre petit ru chaque année et chaque année nos petits meurent, faute d'eau.

Et des poissons se mirent à bondir hors de l'eau et dirent :

— Oui, chaque année quand le petit ru s'assèche, on doit se réfugier dans une toute petite mare pour survivre. Mais elle est trop petite et l'eau y est trop sale, on y respire mal. Beaucoup d'entre nous meurent prisonniers dans la mare quand on nous prive de notre petit ru !

— Et moi ? Je ne vis pas dans l'eau, mais je viens y boire ; mes petits et moi avons soif quand le petit ru est à sec, et nous sommes malades quand nous buvons de son eau, dit le hérisson qui venait d'arriver.

— Malades ? demanda Anna. Comment le fait de boire cette eau peut-il vous rendre malades ?

— C'est que monsieur l'agriculteur y met des pesticides, je l'ai vu, dit une voix plus grave et plus douce que les autres.

— Qui a dit cela ? demanda Anna.

Sans bruit, toujours sur le qui-vive, une biche s'était approchée avec son faon. Le petit animal, tacheté de blanc, tout fragile, tenant à peine sur ses pattes, grelottait



